

TANIA DE MONTAIGNE

**L'ASSIGNATION**  
**LES NOIRS N'EXISTENT PAS**

2018

Un livre coûte cher. Celui-ci, paru en 2018 chez Grasset au format poche, affiche un prix de 13 euros pour une centaine de pages. Nous l'avons mis sous forme de brochure facilement reproductible afin de diffuser plus largement les critiques émises par son auteure vis-à-vis des politiques de l'identité et de nouvelles théories prétendument antiracistes.

Le photocopillage ne tue pas le livre, il fait vivre ses idées.

# L'ASSIGNATION

## *Les Noirs n'existent pas*

« Pour nous, celui qui adore les Nègres est aussi "malade" que celui qui les exécute. »

Frantz FANON

— Et vous, en tant que Noire, qu'est-ce que vous en pensez ?

Été 2016. Une journaliste française souhaite avoir mon avis sur un sujet brûlant : Katy Perry, chanteuse pop américaine blanche, interprète du fameux *I Kissed A Girl*, s'est fait des tresses africaines. Katy Perry s'est fait des tresses. Il s'agit là d'un cas manifeste « d'appropriation culturelle », du moins c'est ce qu'en pensent des associations qui se sont senties profondément choquées par ce choix « déplacé et irrespectueux à l'égard de la culture Noire ». Dans la voix de la journaliste j'entends beaucoup de précautions, de guillemets, elle ne dit pas blanc et noir mais « Blanc » et « Noir ». Par ces guillemets je comprends, non seulement qu'elle est blanche, mais aussi qu'elle ne souhaite pas prétendre à une expertise qui ne serait que la mienne, mon expertise de Noire.

*Oui, mais qu'est-ce qu'une Noire ?*

J'essaie de me souvenir du temps où je n'étais pas Noire, mais seulement noire, sans majuscule. Ce temps où noire était

un adjectif, pas un nom. Une couleur. C'est un exercice en soi. Je passe en revue les souvenirs, la cité, les copains, l'école, les colos, le bac, la prépa, les chagrins d'amour, les premiers boulots, les concours... Mais dans toutes ces images, je suis déjà Noire. Se souvenir de l'avant semble impossible. Et pourtant, il faut poursuivre. Je trouve une photo de moi petite fille, j'ai trois ans, peut-être quatre, la date au dos s'est effacée. Radieuse, je porte une perruque, une perruque d'adulte à cheveux courts, bruns et raides. Ma mère l'avait achetée pour voir si cette coupe pourrait lui aller. Ma mère qui a les cheveux raides et les yeux vairons, et dont on me dit sans arrêt qu'elle ne « ressemble pas à une Noire », ce qui a l'air d'être une chance.

*Mais qu'est-ce qu'une Noire ?*

Une de nos voisines, Madame Bernard, femme blanche, la cinquantaine, qui me garde alors de temps en temps, s'acharne à essayer de me raidir les cheveux à coups de brushing, parce que « Les Noirs, faut dire que vous êtes pas

gâtés, les cheveux crépus ça ressemble à rien. Regarde-moi ça, on dirait du crin!» Je découvre les mots «crin» et «crépu» et, à la moue désapprobatrice de Madame Bernard, je comprends que ce ne sont pas des compliments. Le fils aîné de Madame Bernard, Nicolas, aime faire des blagues :

«Tu sais pourquoi y a pas besoin de mettre de ceintures de sécurité dans les voitures des Noirs ?

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'il suffit de mettre du Velcro sur l'appuie-tête.»

Rires.

«Oh Nicolas, t'exagères», disait Madame Bernard tout en riant par petites secousses qui agitaient sa blouse fleurie.

Combien de temps ai-je mis à comprendre cette blague ? Une décennie, peut-être deux. L'ai-je jamais comprise ?

Retour à la photo, moi et ce postiche, «l'enfant à la perruque». Aujourd'hui, je vois l'image pour ce qu'elle a d'étrange, de décalé. Le couvre-chef est immense, ma tête si petite. Mais à l'époque, je sais ce que je ressens, je suis convaincue d'être dans le vrai, de réparer une erreur manifeste. Ces cheveux devraient être les miens, quand je les ai sur la tête, je me sens libre, pleine, invincible. D'ailleurs, dès qu'on me retire cette perruque, c'est un drame :

«Mais ma chérie, tu ne peux pas sortir avec ça», me lancent ma mère et ma grand-mère, du haut de leurs cheveux raides.

Et pourquoi donc ? Puisque avoir des cheveux comme tout le monde, c'est avoir des mèches qui bougent et qui vont vers le bas, laissez-moi donc avec cette fichue perruque et qu'on n'en parle plus.

Le temps file. J'ai treize ans, l'adolescence. Les boums, les appareils dentaires, les boutons sur le front, les walkmans, les cassettes, les garçons, «Y a Medhi qui voudrait sortir avec toi, mais toi tu voudrais sortir avec Cédric qui lui n'a d'yeux que pour Sophie». Personne ne se trouve beau à l'adolescence et tout le monde voudrait l'être, c'est ainsi. Chacun cherche des responsables à sa prétendue laideur. Moi, ce sont mes cheveux, boucs émissaires idéaux. Maudits cheveux. Alors, c'est décidé, je saute le pas. Draveil, Essonne, un mercredi après-midi, j'entre chez un coiffeur du centre-ville, un coiffeur «normal» comme on dit, pas un coiffeur pour noires. De toute façon, à Draveil, il n'y a que des coiffeurs «normaux» comme on dit, donc blancs. J'ai mon argent dans ma poche, j'ai économisé pour ça. Je suis gonflée à bloc, pleine d'espoir, convaincue que dès que mes cheveux bougeront, la vie changera du tout au tout. Le salon est vide, pas une cliente à l'horizon, ça m'arrange, rien que moi et deux coiffeuses qui s'occupent en bavardant. J'interromps la discussion :

«Bonjour, je viens pour un brushing.»

Les mots sortent de ma bouche avec peine, le «ing» de «brushing» est quasiment inaudible, resté en travers de ma gorge. Il y a tellement d'enjeux dans cette aventure que j'ai la bouche sèche et l'œil

droit qui palpite. Je me sens proche du point de non-retour. Les deux femmes me regardent, ou plutôt, elles regardent mes cheveux, puis toute ma personne, de haut en bas, de bas en haut, avec les lèvres légèrement plissées. Silence. On entendrait voler une mouche. Je retiens mon souffle. La plus âgée des deux, la patronne, dit :

« Ah non, on ne coiffe pas ça. »

Je pense : « Ça », c'est moi ou mes cheveux ? Je ne sais pas. À Draveil, Essonne, un mercredi après-midi, au début des années 1980, une femme, adulte, lance à une enfant de treize ans : « On ne coiffe pas ça. » Ou plutôt, à Draveil, Essonne, au début des années 1980, une blanche, qui croit que les Noirs existent, affirme à une Noire, qui n'est pas encore sûre d'en être vraiment une, qu'elle est une chose. Sidérée, je me tais. D'ailleurs, si je le pouvais, qu'aurais-je à dire ? Je sors. La ville est la même, et pourtant, tout a changé. Le salon de coiffure était mon pèlerinage. Après cet épisode, je suis définitivement convertie. Ça y est, je crois en la majuscule, je crois que les Noirs existent. Je quitte les lieux, sans un mot, mais avec une conviction puissante, nouvelle. Avec mon argent, celui qui est coincé dans le poing que je garde serré depuis que le « Ça » m'a giflée, j'achète du défrisant, *Dark and Lovely*. Quel joli nom de marque, quelle belle antinomie pour un produit qui, justement, fait l'inverse de ce qu'il affirme. Il faut réduire en cendres ces boucles qui me trahissent, et alors je ne serai plus « dark » (noire), et alors je serai « lovely » (aimable). Le défrisant, pour celui ou

celle qui ne connaît pas, c'est d'abord une odeur, piquante, la soude, et une sensation, le froid. Ensuite, viennent la chaleur et l'impression que la crème est en train de fondre sur le crâne. Chaque seconde qui passe est un pas vers la gravité. On me promet que mes cheveux iront vers le bas, je veux le croire. J'écoute les petits crépitements qui viennent du sommet de ma tête, j'ai l'impression que le cheveu crie, puis cède, j'entends son abandon. Il était triomphant, dressé, et soudain, il s'aplatit, il s'écrase. Alors, c'est qui la cheffe ? Plus un mot, plus un geste, le cheveu rend les armes, il fait enfin ce qu'on lui dit, ce que je dis. Alors, c'est qui la cheffe ? Tic tac tic tac, dernières secondes avant révélation. Le minuteur sonne, je rince le produit. Je me regarde dans le miroir. Ça y est, j'ai gagné, mes cheveux sont raides, ils bougent, et vont enfin dans le bon sens, le sens de la Norme. Finie l'agitation intérieure, tout est calme, enfin, l'horizon s'éclaircit. *Dark and Lovely*. À ce moment, je ne le sais pas encore, mais, si mes cheveux ne disent plus rien, c'est parce qu'ils sont morts. Je ne me doute pas que, chaque jour, la soude grignote et gagne du terrain. D'abord, un petit trou sur le côté droit de la tête, un petit trou de rien, on n'y fait pas attention. Et puis un autre, et un autre encore. Les cheveux désertent par touffes entières. Là, c'est la panique, on s'agite dans tous les sens, on lutte, on cache, on met une barrette par-ci, un bandeau par-là, un élastique ici, un serre-tête là. On devient fou. C'est la débâcle, l'exode. Les cheveux qui n'ont pas encore quitté les lieux donnent

l'impression d'être entrés en hibernation. Rigides, compacts, du carton. C'est fini, la drogue ne fait plus effet, je suis en pleine descente. À nouveau dark, plus du tout lovely. Ma tête est un cimetière. Mes cheveux sont raides morts.

Retour à l'été 2016, à Katy Perry et ses tresses.

Et vous, en tant que Noire, qu'est-ce que vous en pensez ?

*Oui, mais qu'est-ce qu'une Noire ?*

Moi qui ai passé toute ma vie à avoir des cheveux « drôles » : « Oh c'est drôle, on dirait de la mousse », disaient souvent des gens – blancs – en plantant leurs doigts dans ma tête sans y avoir été invités. Ou alors, plus technique : « C'est dingue comme matière ! » Ou alors, plus inquiet : « Ça doit pas être évident à coiffer, non ? » Plus zoologique : « C'est doux, on dirait des poils de caniche. » Plus enjoué : « Oh j'adore ! » Plus poli, bien que, joignant le geste à la parole : « Ça ne te dérange pas que je touche tes cheveux ? » Moi qui ai donc passé toute ma vie à ne pas vraiment avoir des cheveux, mais plutôt une « matière », « drôle » ou « bizarre » sur le crâne, je vois enfler une polémique autour du fait qu'une femme a trouvé que mes cheveux étaient... des cheveux. Katy Perry s'est fait des tresses. Pour être certaine que quelque chose de fondamental ne m'échappe pas dans cette polémique, je regarde le clip incriminé. Je veux m'assurer que la coiffure n'est pas un cheval de Troie raciste, une

insulte larvée. La chanteuse porte-t-elle des tresses et une ceinture en bananes ? A-t-elle le visage peint en noir et les lèvres cernées de rouge ? Fait-elle des petits gestes ou mimiques équivoques ? Fait-elle ces mouvements mille fois vus et revus, où les épaules se soulèvent, le poignet se casse, les genoux fléchissent, le bassin se tend vers l'arrière ? Toutes ces choses qui, en une seconde, font du corps d'un Noir celui d'un singe. Auquel cas, la question ne serait pas celle de « l'appropriation culturelle » mais bien celle du racisme. Et en fait, non, Katy Perry porte simplement des tresses tout en chantant *This is how we do do do do do*. Autrement dit, Katy Perry n'a pas pensé se faire une coiffure de Noire mais une coupe de cheveux qui pourrait l'embellir et a décidé, au milieu des vingt-sept autres coiffures qu'elle arbore dans ce clip, d'ajouter celle-ci. Erreur. « Appropriation culturelle » est le terme qui, désormais, définit son acte.

Dans les années 1970, alors que Katy Perry n'est pas encore née, Kenneth Coutts-Smith, historien et critique d'art, invente ce mot pour raconter comment, au XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment des campagnes d'Égypte napoléoniennes, l'art devient pour la première fois une prise de guerre aussi valable que l'or ou les matières premières. Ces campagnes marquent le début d'un mouvement ininterrompu qui poussera l'Occident à s'emparer toujours plus des biens et des styles culturels des pays qu'il colonise. De cette appropriation découleront des modes qui nourriront tous les courants artistiques du monde occidental. Une

décennie plus tard, dans les années 1980, le concept subit sa première mutation. Il ne s'agit plus de décrire le mouvement d'appropriation qui va des colonies vers l'Occident, mais de raconter ce qui se joue dans les sociétés occidentales elles-mêmes. Le terme « appropriation culturelle » sert désormais à décrire la situation des Indiens aux États-Unis et au Canada, ainsi que celle des Américains noirs, ou des Aborigènes d'Australie. Il permet de définir l'attitude d'une société blanche dominante qui peut reléguer une population aux marges, tout en s'appropriant ses singularités culturelles. Mouvement ambivalent qui exclut et absorbe en même temps. Je te rejette parce que tu es singulier, mais je fais mien ce qui te singularise. Ce que revendiquaient alors les tenants de « l'appropriation culturelle », c'est l'égalité des droits et l'accès à une citoyenneté pleine et entière. Puis, le caractère élastique de l'interprétation de ce que signifie « appropriation » et de ce que recouvre le mot « culture » a fini par rendre flou le concept lui-même, entraînant une deuxième mutation du mot. Si la décennie précédente faisait de « l'appropriation culturelle » un outil de revendication permettant d'ouvrir et d'étendre, dans les années 1990 la culture devient peu à peu clôture, moyen de délimiter l'espace des uns et des autres. Chacun doit désormais agir en fonction de la culture qu'on lui prête et ne plus en bouger. Raison pour laquelle les tresses de Katy Perry sont devenues un sujet.

Aujourd'hui, « appropriation culturelle » désigne « l'acte de prendre ou d'utiliser des éléments d'une culture

qui n'est pas la vôtre, qui plus est, sans montrer que vous comprenez ou respectez cette culture ». Dans son livre, *Qui possède la culture? Appropriation et authenticité dans la loi américaine*, Susan Scafidi précise que par « éléments d'une culture » on entend « les vêtements, la langue, le folklore, la cuisine, les symboles religieux, la médecine traditionnelle... » entre autres. Elle ajoute que, pour qu'il y ait « appropriation culturelle », il faut s'être emparé de ces éléments « sans permission ». Mais, si on voit bien comment une personne peut permettre à une autre d'utiliser un objet qui lui appartient, il est plus compliqué de savoir qui est le propriétaire d'une langue ou d'une recette de cuisine. Dans ce cas, qui est habilité à donner l'autorisation ? Quel comité sera chargé d'autoriser une personne à pratiquer le karaté, la danse indienne ou la calligraphie chinoise ? D'ailleurs, à qui appartient un style artistique ? Heureusement pour les personnes prudentes qui souhaiteraient ne pas être prises en flagrant délit « d'appropriation culturelle », il existe des codes de bonne conduite. Ces codes recommandent au préalable de se poser les questions suivantes :

— Pourquoi empruntez-vous cette culture ? Est-ce par intérêt authentique ou suivez-vous simplement une mode ?

— Qui a fabriqué l'objet que vous achetez ? Est-ce une personne qui appartient à cette culture ?

— Que ressentirait une personne appartenant à cette culture si elle vous voyait ? Est-ce respectueux à l'égard de cette culture ?

Mais aucun de ces guides ne précise qui possède la légitimité d'évaluer la sincérité d'une démarche, ni qui détermine si l'intérêt pour une culture est « authentique » ou non.

Alors, dans une séquence que je regarde en boucle, Katy Perry s'excuse publiquement de s'être fait des tresses. Elle reconnaît qu'elle s'est approprié quelque chose qui ne lui appartenait pas : « J'ai fait plusieurs erreurs, dit-elle, et j'ai eu une grande conversation avec l'un de mes anges gardiens, Cleo. » Assise en tailleur face à Deray Mc Kesson, militant noir leader du mouvement *Black lives matter*, Katy Perry fait acte de contrition, déroulant le fil de la puissante conversation qu'elle a eue avec Cleo, son « amie Noire ». Cette dernière lui a expliqué, je cite :

« Pourquoi je ne peux pas coiffer mes cheveux comme ça. Quelle est l'histoire derrière cette coiffure. Elle m'a parlé du pouvoir des cheveux des femmes Noires et à quel point c'est beau, et la lutte, et j'ai écouté et j'ai entendu, je ne savais pas, et je n'aurais jamais compris toutes ces choses si on ne me les avait pas dites, à cause de qui je suis, mais je peux apprendre. »

Katy Perry rend donc aux Noirs ce qui leur appartient, il y a des coiffures de Noirs, des coiffures de Blancs, des coiffures de Jaunes, des coiffures de Rouges, et que chacun reste à sa place. Elle promet qu'elle ne le fera plus. Dans la même idée, une vidéo sur YouTube a été regardée plus de quatre millions de fois. On y voit une jeune femme noire prendre violemment à partie un garçon blanc qui porte

des dreadlocks, l'accusant de s'approprier la culture Noire. « Appropriation culturelle. » C'est au nom de ce même concept que, depuis décembre 2015, on ne sert plus de sushis ni de tacos sur le campus d'Oberlin dans l'Ohio. En effet, des élèves japonais et mexicains (ou dont les parents ou grands-parents ou arrière-grands-parents sont japonais ou mexicains) se sont plaints du manque de respect à l'égard des recettes traditionnelles de leur « Culture », jugeant les modifications apportées par le cuisinier (visiblement ni japonais ni mexicain) « offensantes ». Cuisinier qui avait trouvé pertinent de faire des sushis avec du riz pas cuit et du poisson pas frais. On n'y sert plus non plus de banh mi, sandwich vietnamien, réinterprété par ce même cuisinier dans une version « irrespectueuse » qui mettait du coleslaw à la place des pickles de légumes et du pain ciabatta au lieu de la baguette française. « Quand vous présentez de la nourriture ethnique de cette façon, vous offensez la communauté vietnamienne et la privez de son droit à l'authenticité et à maintenir son identité », explique un défenseur de la cause. Le fait que le cuisinier puisse être très mauvais n'est visiblement pas le sujet. Dommage. Et que mangera-t-on désormais à Oberlin ? La direction de l'université s'est excusée pour cette « appropriation » qui faisait preuve « d'insensibilité culturelle ». « L'insensibilité culturelle » étant définie comme « le fait de ne pas tenir compte de la différence culturelle d'une autre personne ». Une décision a donc été prise, fini le bar à sushis remplacé par un buffet offrant

de la nourriture qui n'offense personne et ne s'approprie rien. J'imagine qu'il s'agit de fruits, de légumes, crus de préférence, la cuisson pouvant déjà nous entraîner sur un terrain glissant... La responsable de la restauration, qui s'occupe également des opérations commerciales de l'université, a expliqué qu'elle avait écouté attentivement les réclamations des élèves, afin d'essayer de trouver un compromis. Elle n'a, en aucun cas, suggéré aux plaignants que vouloir bien manger dans un self d'université avait, de tout temps, relevé d'un rêve inaccessible. Et que, si l'on était fin gourmet, mieux valait se tourner vers un restaurant, quel que soit le plat que l'on souhaitait manger. Non. Le fait que les frais de scolarité à Oberlin soient de soixante mille euros par an n'a certainement rien à voir avec cette écoute attentive et concernée, et les plates excuses qui ont suivi. La responsable de la restauration et des opérations commerciales a donc proposé que, si à l'avenir il y avait au menu du poisson posé sur du riz, on ne dise plus «sushi» mais qu'on décrive simplement la composition du plat sans plus lui donner de nom. Poisson cru posé sur du riz.

Un an plus tôt, en banlieue parisienne, un collectif de défense des Noirs a tenté de faire interdire un spectacle, *Exhibit B*. On y voyait des actrices et acteurs noirs dans des tableaux vivants mettant en scène la violence que les sociétés blanches ont exercée à l'égard des Africains noirs tout au long des siècles. Des zoos humains à l'esclavage, de l'apartheid au génocide des Herero, le parcours du spectateur était pensé comme une

traversée des enfers, avec le regard des acteurs pour seul compagnonnage. Si ce collectif a voulu faire interdire le spectacle, allant même jusqu'à s'en prendre aux spectateurs et aux acteurs, ce n'était pas pour des raisons liées à sa qualité artistique. D'ailleurs, les manifestants ont mis un point d'honneur à ne surtout pas voir *Exhibit B*. À un journaliste qui lui demandait s'il avait vu le spectacle, le leader du collectif a répondu :

« Bien sûr que non, c'est raciste. »

Pour le collectif, ce qui faisait débat, c'était la couleur du metteur en scène, il était blanc.

« Il est déjà surprenant que dans des quartiers mixtes au nord de Paris, on invite la population multiethnique à venir apprendre sur le racisme d'un Sud-Africain blanc », lisait-on sur la pétition mise en ligne par le collectif.

Mieux aurait valu un non-Africain noir, qu'un Africain blanc. « Appropriation culturelle. »

Il n'y a plus non plus de cours de yoga au centre des étudiants de l'université d'Ottawa, au Canada, un élève indien ayant jugé que la professeure, une Canadienne blanche, s'appropriait une culture qui « a subi l'oppression, le génocide, la colonisation et la suprématie blanche ». Il a été suggéré que, dans le cas où les professeurs ne seraient hindous ni par la naissance ni par la filiation, on ne dise plus « cours de yoga » mais « cours d'étirements ». Pour des raisons approuvées, Beyoncé ne portera plus de sari ni de bindi et ne fera plus de clip à Calcutta où des enfants indiens sautent dans le Gange après

s'être aspergés de poudres multicolores. Cependant, Beyoncé peut se réjouir car, bien qu'étant américaine, elle reste autorisée à se faire des tresses africaines ou des dreadlocks jamaïcaines. Pourquoi ? Parce que Beyoncé est noire, et que tout le monde croit que les Noirs existent.

*Oui, mais qu'est-ce qu'une Noire ?*

Même si, à brûle-pourpoint, il semble compliqué de donner une définition précise de «La Noire», tout le monde pense savoir ce que c'est : une personne de sexe féminin appartenant au groupe des Noirs. Et, les Noirs, on voit bien en quoi ça consiste, tout le monde le voit. Immédiatement, des floppées de caractéristiques viennent s'accoler au mot comme des particules de métal sur un aimant. C'est plus fort que nous, ça colle. Les Noirs courent vite, les Noirs rient fort, les Noirs dansent bien... Ça colle. Et, que nous ayons déjà vu des noirs nuls en sport, des noirs qui ne rient pas ou dansent très mal, n'annule pas l'association, au contraire. Ils deviennent l'exception qui confirme la règle.

Chacun a sa spécialité, je vais parler de la mienne, celle des Noirs, parce que c'est celle que je connais le mieux, celle que j'ai la plus fréquentée, mais il suffira à chacun de remplacer un préjugé par un autre, plus proche, plus familier, et il verra bien de quoi il s'agit. De la même chose. L'illusion serait de croire que, parce que le préjugé est différent, la mécanique est différente, mais la mécanique est toujours la même, c'est celle de la Race. Idéologie perverse qui, partant

d'un constat indiscutable : le monde se compose de populations de différentes couleurs, a inventé une hiérarchie entre ces mêmes couleurs (répartie du plus brillant, le blanc, jusqu'au plus inférieur, le noir, en passant par le jaune). Avec la Race, la couleur prend une majuscule, on ne dit plus une noire mais une Noire. S'installe alors l'idée que, pour chaque couleur, il y a une psychologie. La Noire a un caractère de Noire, le Blanc des qualités de Blanc, le Jaune des particularités de Jaune... Par un tour de passe-passe idéologique, on en arrive à l'idée qu'une personne n'est déterminée que par sa couleur, pas du tout par l'endroit où elle vit, la langue qu'elle parle, l'histoire qui l'a construite. Plus de culture, juste la Nature qui nous définirait malgré nos expériences singulières. Et, si je dis que je suis noire sans majuscule, ça complique l'affaire. Soudain, le mot redevient un adjectif, il appelle d'autres précisions, et, de ce fait, sort du registre de la Race pour entrer dans celui des couleurs. Pour que vous sachiez qui je suis, noire ne suffit pas, il me faudrait dire mon âge, ma taille, la couleur de mes yeux, mes goûts, la ou les langues que je parle, mon parcours, et là, vous commenceriez à avoir une toute petite idée de qui je peux bien être. Alors qu'avec la Race, tout est simple, on est ce qu'on naît, seul le sang et l'ADN font loi. Plus besoin d'être en relation avec l'autre, d'écouter, de penser, il suffit de regarder : voir c'est savoir. Je sais ce que tu penses puisque tu es Noire, je sais ce que tu vas dire puisque tu es Jaune, je sais ce que tu fais puisque tu es Rouge.

Avec la Race, s'invente l'idée que, rien qu'en regardant quelqu'un, on sait d'où il est et qui il est. Et si on ne le voit pas distinctement, si l'autre est de la même couleur que soi? Alors, avec la magie de la Race, on inventera ce que l'on doit voir, le nez «spécial» du Juif ou du Tutsi, l'allure «particulière» de l'Arabe (qu'aujourd'hui on appelle Musulman). Et tout le monde finira par voir ce qui n'existe pas. On commencera à croire que le Juif possède une Nature de Juif, le Musulman une Nature de Musulman, le Tutsi de Tutsi. Et que donc tous les Juifs pensent comme des Juifs, tous les Musulmans comme des Musulmans et tous les Tutsis comme des Tutsis puisque c'est leur race qui les détermine. Pour qu'il y ait Race, il faut que l'imaginaire fonctionne, que l'on puisse identifier l'autre comme étant très différent de soi et projeter sur lui toutes les peurs qui nous traversent. Ici, le réel n'a pas sa place. Il faut que l'on croie, pas que l'on pense. C'est pourquoi, même si la science a fait la preuve qu'il n'y a aucune différence chromosomique entre une personne d'une couleur et une personne d'une autre, pas plus qu'entre une personne d'une religion et une personne d'une autre, la Race tient bon.

Aujourd'hui, on ne dit plus «Race», on dit «Origine», mais le principe est le même. Il est pire, d'ailleurs, puisqu'il s'est glissé dans un mot jusque-là anodin. Dans le dictionnaire, l'«origine» est définie comme: «Le milieu dont quelqu'un ou quelque chose est issu.» Ne sommes-nous pas tous issus d'un milieu?

«Oh, vous avez de la chance», m'a dit, il y a peu, une jeune femme blanche en soupirant, «Vous, au moins, vous avez des Origines!» Lorsque je lui ai demandé pourquoi elle pensait ne pas en avoir, elle m'a répondu: «Bah! Je suis blanche», m'enviant sincèrement toutes ces ramifications extraordinaires qu'elle me prêtait et qui, selon elle, lui étaient refusées du fait de sa couleur de peau.

Moi, je suis née à Paris XIII<sup>e</sup>, un 24 décembre à midi vingt-cinq. Je possède une carte d'identité française, tout comme ma mère, mes grands-parents, mes arrière-grands-parents, mes arrière-arrière-grands-parents, et pourtant, il ne se passe pas un jour sans qu'on me demande d'où je viens. «Dis-moi, tu es de quelle Origine?» Je sais que cette question n'est liée qu'à ma couleur puisque les gens qui me la posent le font sans me connaître, en général tout de suite après «bonjour», ou parfois même avant. Ce que je sais aussi, c'est qu'il est rare que l'on questionne une personne blanche sur ses Origines, à moins qu'elle n'ait un accent. «Tu es de quelle Origine?» est la question que l'on pose à celle ou celui qui sort de l'idée qu'on se fait du Blanc. Sur un nuancier, on dirait qu'à partir du beige, voire du coquille d'œuf, la question se posera. «Origine» est le nouveau mot pour dire «Race». «Origine» est là pour signifier que, puisque je ne suis pas blanche, je suis forcément d'ailleurs. Le mot a pour fonction de maintenir la distinction entre le légitime, le blanc, et l'illégitime, le non-blanc. Entre celui ou

celle qui est d'ici, et celle ou celui qui est forcément d'ailleurs.

Parfois, dans une assemblée où l'on souhaite parler de personnes non blanches et/ou non catholiques, sans pour autant trop s'avancer, on dit : « Les gens d'origine... » en laissant la phrase en suspens. Exemple : « Je connais des gens d'origine qui... », « Et comme par hasard, c'étaient des gens d'origine... » En général, chacun acquiesce et remplit les trous laissés dans la phrase, choisissant « l'Origine » qui conviendra le mieux à la problématique soulevée. Qu'il s'agisse d'argent et ce seront forcément les Juifs ou les Chinois, de drogue et ce seront les Noirs, de meurtre et ce seront les Arabes, de vol et ce seront les Roms...

« Origine » est une façon de faire rentrer chacun dans son Groupe, de lui faire réintégrer sa Race. C'est un rappel à l'ordre, un moyen de remettre chacun à sa place. Dans mon cas, cette place a été définie au dix-septième siècle, et n'a pas bougé depuis. En quatre siècles, nous n'avons fait que transporter ces préjugés d'un inconscient à l'autre.

Voilà notre château hanté. Voilà les fantômes qui nous habitent. Ils parlent à travers nous, ventriloques invisibles. Sommes-nous racistes ? Bien sûr. Nous parlons tous la Race couramment, elle est notre langue maternelle depuis des siècles. Pourrions-nous ne pas l'être ? Bien sûr. Mais la tâche est ardue et le temps presse. Partout dans le monde, les rapports se tendent et se crispent avec cette idéologie pour toile de fond.

Partout dans le monde, les nationalistes mettent des mots simples et rassurants sur cette peur de l'Autre qui nous habite malgré nous. Ils disent : « Tu as raison d'avoir peur. » Ils disent : « Je te comprends, ils ne sont pas comme nous. » Ils disent : « Quand ils ne seront plus là, nous irons beaucoup mieux. » Ils disent aussi : « Tu ne sais pas qui tu es, mais moi je le sais pour toi. » Et on les croit et on les élit. Ils disent : « Ton problème c'est les Mexicains », « Ton souci c'est les Noirs », « les Arabes », « les Juifs », « les Roms », « les Rohingyas », « les Yézidis »... Et, face à eux, les communautaristes répondent en miroir, utilisant la même langue, le même dictionnaire. Chez les communautaristes, on ne dit pas un Français noir, mais un Noir de France, un Juif de France, un Musulman de France... La Race d'abord. Et on ne dénonce le Racisme que lorsqu'il touche la communauté que l'on pense représenter, faisant, tout comme les nationalistes, de l'antiracisme à géométrie variable. Ils disent : « Puisqu'on attaque les Noirs, restons entre Noirs. » Ils disent : « Ne discutons qu'entre Juifs. » « Ne pensons qu'entre Musulmans »... Comme les nationalistes, les communautaristes rêvent d'un monde où la Race mettrait de l'ordre dans la complexité des rapports humains. Les Musulmans avec les Musulmans, les Juifs avec les Juifs, les Noirs avec les Noirs... Ils disent « appropriation culturelle », « racisés », « insensibilité culturelle »... Ils disent « Tu parles comme une Blanche », « Tu n'es pas un vrai Noir », « pas une vraie Juive », « pas un vrai Musulman »...

Communautaristes et nationalistes sont pris au piège de la Race, et nous avec.

Alors, tentons une expérience. Faisons un tour dans notre maison hantée, ouvrons les placards, les tiroirs, les dossiers, et regardons la Race en face. Il se pourrait, alors, que nous cessions enfin de croire que les Noirs, les Juifs, les Musulmans, et tous les êtres en majuscules existent.

Prêts?

Reprenons du début.

1977. École primaire. Je suis la seule à ne pas être blanche et je ne sais pas encore que je suis Noire. Il y a, à l'époque, un dessin animé très populaire. L'histoire d'une vache un peu naïve qui, chaque jour, appelle son vétérinaire pour lui poser des questions plus ou moins absurdes. La vache est noire, elle s'appelle « la Noiraude », le dessin animé aussi.

« Bonjour docteur. La Noiraude à l'appareil.

— Bonjour la Noiraude, qu'est-ce qui ne va pas encore ? »

Jusque-là, je ne pensais rien de cette vache, c'était un animal inoffensif et sympathique, mais, dans la cour de l'école, un garçon me regarde et dit en riant : « Ah la Noiraude ! » Noire-Noiraude, le lien est simple, bête et méchant, l'enfance de l'art. Ce pourrait n'être rien, mais ça devient quelque chose. L'idée plaît, elle fait son

chemin. Désormais, ce sera mon nom. La Noiraude. J'étais une petite fille de cinq ans et demi, bientôt six, je deviens une vache, une vache Noire. Ma couleur de peau était une donnée parmi d'autres, elle est maintenant la seule chose qui me définisse. À présent, chaque mot prononcé par cette vache me meurtrit, je suis elle sans être elle, je ne contrôle rien mais, puisque tout le monde dit que nous ne faisons qu'une, je me sens responsable de chacune des phrases qui sortent de sa bouche.

*Épisode huit, « la Noiraude et les notes » :*

« Docteur, je viens d'entendre quelque chose qui m'a fait beaucoup de peine !

— Allons donc.

— J'ai entendu un professeur qui a dit très fort : une blanche vaut deux noires. Dites, docteur, c'est bien vrai qu'une vache blanche ça vaut deux vaches noires ? »

Et la Noiraude de raconter que, depuis qu'elle a entendu cette phrase, sa compagne d'étable, une vache blanche pré-nommée Blanchette, ne cesse de la traiter de « moitié de vache blanche », ce qui fait beaucoup rire toutes leurs congénères. À ce moment du récit, le vétérinaire reprend la parole et explique à son interlocutrice que la phrase à laquelle elle fait allusion concerne les notes de musique et non les vaches. Soulagée, la Noiraude s'excuse :

« Il ne faut pas m'en vouloir, docteur, j'ai tendance à voir tout en noir. »

J'ai cinq ans et demi, bientôt six, et je comprends qu'il faudra se méfier de chaque mot ou expression qui tournera autour de ma couleur : avoir des idées noires, broyer du noir, voir tout en noir, noir comme l'enfer... Je deviens démineur, chien-renifleur, je traque le sous-entendu, je slalome entre les grenades dégoupillées. Chaque échange est passé au crible, au détecteur de sens caché : est-ce que cette phrase est contre moi ou est-ce qu'elle ne dit rien d'autre que ce qu'elle dit ? J'ai cinq ans et demi, bientôt six, je suis un être minuscule qui vient d'être mis en majuscule. Je suis Noire.

*Mais, qu'est-ce qu'une Noire ?*

Si je possède une carte d'identité française, mes arrière-arrière-arrière-grands-parents, eux, n'avaient pas de papiers d'identité car ils étaient des « meubles », et les « meubles » n'ont pas besoin de papiers. Ils ont un numéro, ce sont des biens, ils n'ont d'existence qu'en fonction de l'Autre, de celui qui les possède. Pas besoin de papiers, pas besoin d'identité, quand on est « meuble », de bonnes dents et des bras musclés suffiront. Dans ses *Mémoires d'un esclave américain*, Frederick Douglass, premier esclave noir à être devenu homme politique, écrit en 1845 :

« On nous compta tous ensemble pour l'expertise : hommes et femmes, jeunes et vieux, personnes mariées et célibataires furent comptées avec les chevaux, les moutons et les porcs. Il y avait des chevaux et des hommes, du bétail et

des femmes, des cochons et des enfants, tous avec le même rang, et tous soumis au même examen soigneux. »

Quand on est « meuble », on fait des enfants-meubles qui eux-mêmes feront des enfants-meubles. Il n'y aura aucun arbre généalogique, aucune transmission d'une histoire ou d'un nom. Les « meubles » n'ont pas de nom, pas d'histoire, ils ont des bras, des jambes, des sexes qu'on leur recommande d'utiliser à intervalles réguliers pour pouvoir se reproduire, et ainsi fabriquer d'autres bras, d'autres jambes, d'autres sexes. « Ma mère et moi avons été séparés alors que je n'étais encore qu'un bébé, bien avant même que je sois conscient que c'était ma mère. Dans cette partie du Maryland d'où je me suis enfui, c'est en effet une pratique courante d'éloigner très tôt les mères de leurs enfants. Très souvent, avant même que l'enfant n'ait atteint l'âge de douze mois, on l'enlève à sa mère, que l'on envoie travailler très loin sur une autre ferme, et l'enfant est alors confié aux soins d'une vieille femme trop âgée pour travailler aux champs », se souvient Frederick Douglass.

Les « meubles » ont un « maître », ils ne s'appartiennent pas, et leurs enfants ne sont pas les leurs. C'est logique, c'est carré, c'est écrit noir sur blanc depuis le dix-septième siècle. Monsieur Jean-Baptiste Colbert, ministre du roi et conseiller général, y a personnellement veillé. Il faut toujours des hommes ordonnés pour faire d'un principe une évidence. En soixante articles, Colbert a établi, à la demande de Louis XIV, un recueil qui définit les droits et devoirs

des propriétaires d'esclaves. Destiné aux colonies françaises, Antilles, Guyane, île Bourbon (ancêtre de l'île de la Réunion), le Code noir règle la vie des esclaves dans le but d'empêcher leur soulèvement.

«Déclarons les esclaves être meubles et comme tels entrer dans la communauté.» Code noir, article 44. «Déclarons les esclaves ne pouvoir rien avoir qui ne soit à leurs maîtres ; et tout ce qui leur vient par industrie, ou par la libéralité d'autres personnes, ou autrement, à quelque titre que ce soit, être acquis en pleine propriété à leurs maîtres, sans que les enfants des esclaves, leurs pères et mères, leurs parents et tous autres y puissent rien prétendre.» Code noir, article 28. Mes arrière-arrière-arrière-grands-parents étaient «meubles» et, comme tels, propriété d'un «maître». C'était au dix-septième siècle, ça le fut encore au dix-huitième, au dix-neuvième. En trois siècles, entre douze et treize millions d'êtres humains ont été changés en meubles et, ainsi, torturés, violés, mutilés, tués, en toute impunité. Quatre siècles plus tard, le problème est resté là, vissé là. Dans mon cas, le lointain est proche, et, bien qu'aujourd'hui j'aie un nom et une histoire, il m'est rappelé à chaque instant que le passé est mon présent. Ce passé-meuble cogne à ma porte. Et si mon cas n'est pas le cas de tout le monde, c'est le cas de beaucoup. J'y reviendrai.

Disons pour l'instant qu'une Noire est un «meuble».

*Oui mais alors, qu'est-ce qu'un «meuble» ?*

1979. J'ai huit ans et un nouveau biscuit vient de faire son apparition sur les étals des supermarchés, le biscuit «Papou», au chocolat et à la noisette. Sur le paquet, un petit bonhomme noir avec un pagne fait de bananes, les cheveux dressés sur la tête et retenus par un os, étire ses grosses lèvres rouges en un sourire ravi. Dans les publicités, les Noirs rient toujours. Ils rient parce qu'ils aiment le chocolat, le riz, le café. Ils rient parce qu'ils aiment la vie. Ils rient parce qu'ils sont innocents et naïfs, ce sont des êtres simples, proches de la nature. D'ailleurs, ils vivent dans la jungle. Quelques années plus tard, les biscuiteries Saint-Michel inventeront le biscuit «Bamboula». Je n'en ai jamais mangé, je n'aime pas le chocolat.

Au dix-neuvième siècle, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Arthur de Gobineau écrit que les Noirs possèdent des facultés pensantes «médiocres ou même nulles». Deux siècles plus tard, Willy Sagnol, entraîneur d'une équipe de football, ne dit pas autre chose en asseyant lors d'une conférence de presse que je regarde, ébahie : «L'avantage du joueur typique africain c'est qu'il est qualifié de puissant sur un terrain, mais le foot c'est pas que ça, c'est aussi de la technique, de l'intelligence.»

Un «meuble» n'est donc pas une tête mais un corps, un corps «typiquement africain».

Intellectuellement restreints, les Noirs, tout comme les Femmes, doivent s'en remettre à un tuteur qui saura ce qui est bon pour Eux et pour Elles. «Les

filles se sentent faites pour obéir», écrit Rousseau, un siècle avant Gobineau. Toutefois, si, comme la Femme, le Noir est un corps, ce corps-là n'est pas supposé être doux, beau et délicat, non, il est forcément sauvage et malhabile, il est le premier temps de l'humanité, le chaînon manquant entre le singe et l'homme. À ce sujet, le naturaliste suisse Carl Vogt écrit en 1865 dans ses *Leçons sur l'homme: sa place dans la création et dans l'histoire de la Terre*: «Il est rare que le nègre se tienne complètement droit; la plupart du temps ses genoux sont quelque peu ployés et sa jambe recourbée et cambrée.» En regardant aujourd'hui «L'Africain», ce sketch des années 1980 dans lequel un comique blanc imitait un Noir, je me souviens du sentiment qui me traversait alors. J'étais une petite fille d'une dizaine d'années, tout juste libérée de «la Noiraude», qui se voyait à nouveau sortie d'elle-même pour être projetée dans «L'Africain». De Charybde en Scylla. À présent, lorsque je vois ces images, ce n'est plus le texte qui me frappe, mais la gestuelle. Le comique entre en scène et tout son corps se transforme, son menton se décale vers l'avant, ses yeux s'ouvrent exagérément, sa main vient se poser sur sa tête avec le poignet cassé, il se met à marcher genoux pliés, dos cambré. Il reproduit, à l'identique, la description de Carl Vogt. Le comique fait le singe. Le sait-il seulement? Dans une interview récente, le comique dit: «Il n'y avait pas une once de racisme là-dedans. À l'époque, ça passait sans gêner personne. La liberté d'expression était réelle, comme aujourd'hui, certes,

mais il y avait moins d'arrière-pensées.» Je le crois sincère et je le vois traversé de part en part par les codes de la Race sans même s'en être rendu compte. J'aurais aimé être là quand le mouvement est arrivé, le geste de la main, les genoux, la cambrure des reins. J'aurais aimé être là quand le comique s'est dit «ça y est, je le tiens mon Noir, c'est comme ça qu'il doit être!» Il a cru qu'il faisait un homme, il ne s'est pas vu faire le singe.

Quand Christiane Taubira est devenue garde des Sceaux, et plus encore au moment des débats sur le mariage pour tous, toutes les représentations de la Noire sont ressorties en bloc. C'étaient massif, irraisonné, archaïque. Tout était là. «À la limite, je préfère la voir dans un arbre accrochée aux branches que la voir au gouvernement», déclarait à propos de cette dernière une candidate Front national. Au même moment, le magazine *Minute* publiait en une la photo de la garde des Sceaux avec la légende suivante: «Maligne comme un singe, Taubira retrouve la banane.» Et même les imitateurs donnaient nettement l'impression de ne pas pouvoir dépasser la couleur de leur sujet, incapables de percevoir les traits singuliers de la personnalité de celle qu'ils voulaient caricaturer. Aucun ne s'emparait de son débit rapide ou de sa façon de placer des citations tout au long de ses phrases. Non, bloqués par la couleur, tous se retrouvaient à imiter une Noire.

Un «meuble», c'est donc un corps aux portes de la civilisation (d'ailleurs, un

président français ne disait-il pas que «l'homme africain n'était pas encore entré dans l'histoire»?). Un corps qui ne saurait s'appartenir, à qui l'on indique la marche à suivre, qui travaille, bouge, mange comme on lui dit : «Seront tenus les maîtres de faire fournir, par chacune semaine, à leurs esclaves âgés de dix ans et au-dessus, pour leur nourriture, deux pots et demi, mesure de Paris, de farine de manioc, ou trois cassaves pesant chacune 2 livres et demie au moins ou choses équivalentes, avec 2 livres de bœuf salé, ou 3 livres de poisson, ou autres choses à proportion : et aux enfants, depuis qu'ils sont sevrés jusqu'à l'âge de dix ans, la moitié des vivres ci-dessus.» Code noir, article 22.

Un «meuble» est aussi un corps qui court, mais, ne nous y trompons pas, les Noirs ne courent vite que depuis très peu de temps. Jusqu'au milieu du vingtième siècle, ils couraient très lentement, du moins, beaucoup plus lentement que les Blancs. «Les nègres ont également moins de vigueur musculaire», complétait Gobineau. Ce qui est passionnant, c'est de lire aujourd'hui les commentaires sportifs d'hier et d'y voir l'assurance qu'un Noir ne peut évidemment pas gagner une course ou toute autre compétition sportive, justement parce qu'il est Noir et que sa Nature l'en empêche. Au début du vingtième siècle, Edwin Henderson, professeur noir d'éducation physique, cherche à introduire le basket dans la communauté noire de Washington avec un but politique avoué : réfuter les clichés racistes

sur l'infériorité congénitale des Noirs. À cette époque, il est évident pour tous que les Noirs ne pourront jamais être de bons sportifs car, non seulement ils souffrent de faibles capacités pulmonaires, mais ils ont aussi une structure particulière du pied, de la jambe et de la cuisse qui les empêche de courir ou de sauter, sans compter un manque d'endurance et de coordination. Pour tous, les Noirs ont quelque chose en moins.

Étonnant de lire les plaidoiries d'Edwin Henderson pour contrer ces clichés, alors qu'à présent il ne se passe pas un jour sans qu'il nous soit rappelé que, si un Blanc ne gagne pas une course face à des athlètes Noirs, c'est bien normal, puisque la Nature du Noir, c'est justement d'être endurant, de courir vite, de sauter haut, de dribbler loin.

Si l'on tape «pourquoi les Noirs courent vite» dans l'onglet d'un moteur de recherche, on trouve des forums, bien sûr, des discussions, les opinions des uns et des autres :

«Il me semble que c'est une histoire de placement du nombril qui est légèrement différent chez les Noirs.»

«Ils ont un muscle en plus.»

«Ils ont des mollets plus fins c'est pour ça qu'ils sont bons sur des courtes distances mais tu verras jamais de Noir gagner des grands treks de 150 km en montagne.»

«Ils ont une déviation de la cheville différente.»

«Ils ont des jambes plus longues que le torse.»

Les Noirs ont donc, désormais, quelque chose en plus. Quand Jesse Owens gagne quatre médailles aux Jeux olympiques de Berlin, en 1936, on commence à entendre des théories sur le fait que l'anatomie et la physiologie des Noirs les avantageraient. À tel point que William Montague Cobb (professeur noir d'anatomie et d'anthropologie physique à la Howard University) décide de mesurer toutes les parties du corps de Jesse Owens ainsi que celles de ses concurrents blancs. Ces mesures aboutissent à la conclusion qu'il n'existe aucune différence anatomique entre eux. Cobb publie les résultats de son étude, pensant, par ce biais, contrer les a priori. Aucune de ses conclusions ne sera reprise. La théorie du «Noir avec son truc en plus» poursuivra sa route, sans dévier, apportant chaque année son lot d'articles rédigés par des experts, des scientifiques, des penseurs, noirs et blancs, tous occupés à démontrer la «supériorité athlétique Noire». Dans un magazine scientifique, publié il y a peu, on lisait : «Il est tentant de dire d'une façon générale que les Noirs courent donc plus vite que les Blancs.» Oui, ça a l'air très «tentant». Il y a aussi ce livre, *Tabou: Pourquoi les athlètes noirs dominent les sports et pourquoi nous avons peur d'en parler*, du journaliste conservateur Jon Entine. Pour celui qui s'est fait une spécialité de mêler racisme et pseudo-génétique, aucun doute possible, les Noirs gagnent des médailles parce qu'ils ont une Nature particulière. Par la suite, Jon Entine a publié un autre ouvrage intitulé *Les Enfants d'Abraham: Race, identité et ADN du peuple élu*.

Je me souviens, il y a quelques années, d'un dîner où une personne blanche très bien intentionnée m'avait expliqué que, scientifiquement, tout ça ne faisait aucun doute, «les Noirs ont le gène du sprint, ça a été prouvé». Autour de la table, des convives blancs et non blancs acquiesçaient. Un homme noir a même fièrement ajouté : «C'est vrai qu'on court vite!» Moi qui l'avais vu courir peu de temps avant, j'ai regretté vivement de n'avoir pas filmé la scène qui aurait pu servir de démenti cinglant à toute théorie sur la supériorité des Noirs dans la course. Cette pensée m'a traversée, puis la conversation a repris, et la personne blanche bien intentionnée, se tournant vers moi, un sourire bienveillant aux lèvres, a dit : «Vos muscles sont beaucoup plus lourds, c'est pour ça que vous n'êtes pas bons en natation.» J'apprenais donc, dans le même temps, que je courais vite mais nageais mal. À cette époque, toutes les télévisions du monde avaient le regard tourné vers les Jeux olympiques. J'y avais vu, au détour d'une retransmission, une jeune nageuse française, pas franchement blanche, y remporter avec ses camarades la médaille de bronze du relais quatre fois deux cents mètres nage libre...

Pour le moment, disons qu'un «meuble» est un corps «typiquement africain» qui court vite mais nage mal.

Ah, les Noirs et l'Afrique! Je suis française, et pourtant, souvent, on me propose de retourner chez moi. J'ai même eu le cas, lors d'un entretien

d'embauche, d'un recruteur qui me conseillait gentiment de postuler plutôt dans « mon pays » car j'y aurais, selon lui, « beaucoup plus de chance ». « Mon pays. » Mais quel est ce pays ? Si vous posez la question comme ça, suffisamment rapidement pour que l'assemblée à laquelle vous vous adressez n'ait pas le temps de réfléchir, on vous dira que le Noir est d'Afrique. Et ce, peu importe la couleur de l'assemblée. D'ailleurs, pour désigner un Noir, d'où qu'il soit, on dit « Afro-quelque chose », « Afro-péen », « Afro-descendant », « Afro-Américain »... Afro est devenu le terme concerné et responsable pour dire Noir. Inutile d'être africain pour être afro, il suffit d'être noir. Afro dit la couleur de peau aussi bien que la coupe de cheveux, la décoration, le style vestimentaire ou musical. Tout ce que touche un Noir est Afro.

Les Noirs, c'est l'Afrique, tout comme les Jaunes c'est la Chine, idée communément partagée qui vient sans qu'on y pense, un fond d'air raciste que nous respirons tous. Petite particularité dans l'assignation : la Chine est un pays, l'Afrique un continent. Ce qui suppose, 1) que tous les Africains sont noirs, 2) que les pays qui composent l'Afrique n'ont pas de culture singulière. Bien que comportant plus de cinquante pays, le pays des Noirs est l'Afrique tout entière, sans distinction de frontière, de culture, d'histoire. La faute à notre passé-meuble qui a interdit toute origine, toute mémoire. Pour qu'un homme ou une femme devienne un « meuble », il faut qu'il cesse d'être un Angolais,

une Guinéenne, une Gambienne, un Congolais, un chef de village, une commerçante, un guerrier, une agricultrice, une institutrice, un professeur... Pour qu'un homme ou une femme devienne un « meuble », il faut flouter les contours du passé, interdire les souvenirs, interdire la langue.

En changeant un continent en pays, on invente le Noir, figure prise dans une provenance et un retour impossibles, exilé intérieur, sans patrie, mais que l'on empêche de faire sien le lieu où il vit. Une Noire, comme un Juif, un Arabe, un Jaune... c'est quelqu'un qui n'est pas d'ici, même s'il est là depuis des siècles. La Noire, comme le Musulman, le Juif, la Jaune... est forcément d'ailleurs. Éternellement Étrangère. Et tous les partis nationalistes du monde vivent à travers l'obsession de cette Étrangeté constitutive. « On est chez nous ! », lancent-ils pour pointer du doigt cette impureté fondamentale. Les nationalistes se veulent défenseurs des peuples « légitimes » qu'ils nomment « de souche ». Ils se donnent pour mission de préserver une patrie idéale où tout le monde serait semblable : un paradis sur Terre. Pour eux, le fait qu'il y ait des Français non blancs ou non catholiques depuis des siècles n'est pas une donnée recevable.

Le rêve de l'extrême droite, c'est l'idéal du Même, de l'exactly Pareil. Avez-vous remarqué, les mots « pur » et « pureté » sont les plus déclinés dans la langue nationaliste. Ils semblent même n'avoir été inventés que pour elle. Qui rêve de « pureté », à part le fascisme ? Qui croit qu'une civilisation peut perdurer

sans s'être mélangée? Les nationalistes rêvent d'un Avant qui n'a jamais existé, où tout était simple, où tout le monde se ressemblait. C'est pour retrouver ce paradis perdu qu'ils traquent l'éternel Étranger. Comme des chercheurs d'or, ils veulent séparer le bon grain de l'ivraie. Ils signalent quand Christiane Taubira, alors ministre de la Justice, ne chante pas *La Marseillaise*, voulant souligner par là le fait qu'une «Vraie Française», une Blanche donc, ne ferait jamais ça. Et même si d'autres femmes et hommes politiques blancs ne la chantent pas non plus, là n'est pas la question.

Les gens d'extrême droite ont vu dans chaque réforme de l'ancienne ministre de l'Éducation nationale la preuve qu'elle est Arabe, décelant dans tout décret sa volonté de saborder les fondations de la culture française, à laquelle elle ne saurait appartenir. Les nationalistes ont l'obsession de l'ennemi caché. Ils disent «cancrelat» pour dire Tutsi, «vermine» pour dire Juif, «rat» pour dire Arabe... Ils vivent entourés d'ennemis rampants et souterrains. Les nationalistes recensent, comptent, traquent. Ils veulent des fiches, des étoiles, des tatouages. Ils quantifient, ils font des décrets: «Est noir ou indien celui qui possède au moins un huitième de sang noir ou indien.» Lois Jim Crow. «L'enfant né en Algérie de parents régis par un statut musulman, tous deux indigènes algériens ou indigènes protégés français [...] ne jouit pas des droits de citoyen.» Régime de l'indigénat, loi du 17 février 1942. «Est juif celui ou celle qui a trois grands-parents de race juive

ou deux grands-parents de la même race si son conjoint lui-même est juif.» Loi sur le statut des Juifs du régime de Vichy. «Est tutsie celle qui...»

«N'est-il pas curieux de voir en France des gens bien-pensants apporter tous leurs soins à empêcher leur chienne de chasse ou le pékinois de Madame de flirter avec le vulgaire cabot du coin, cependant que ces mêmes personnes livreront leur fille à un étranger taré, trop souvent un Juif, dont ils ignorent tout au point de vue racial et même sanitaire?», entendait-on sur la radiodiffusion nationale en janvier 1943, dans une émission de l'Union française pour la défense de la race.

«Qui est cette Noire au nom de Blanc?», ai-je lu à mon propos sur un site. Quelle impudence, s'appeler Tania de Montaigne et être noire! Un prénom russe, un nom bordelais, qui plus est, rendu célèbre par un des plus grands moralistes français, mais où va-t-on? «Qui est cette Noire au nom de Blanc?» Depuis que je suis née, c'est la question qu'on m'aura le plus posée: «Est-ce que c'est votre vrai nom?» Et, d'ailleurs, si l'on tape mon nom dans l'onglet d'un moteur de recherche, c'est la deuxième chose qui vient, tout de suite après «origine»: «Tania de Montaigne vrai nom.»

Août 1996. J'ai vingt-quatre ans, je viens d'être embauchée par Canal+ comme chroniqueuse dans l'émission «Nulle part ailleurs». On est à la fin du vingtième siècle et je suis la première noire à faire partie de cette chaîne

pas du tout mélangée, qui, pourtant, chaque jour, fait profession de donner des leçons d'ouverture d'esprit. Qu'une noire rejoigne l'équipe semble être un événement invraisemblable pour bon nombre de personnes, à commencer par les vigiles, blancs, qui me bloquent dès l'entrée :

« Oui, c'est pour quoi ? »

— Euh... Bonjour, je viens travailler.

— Ah oui ? Quoi comme travail ? »

Air soupçonneux, jambes à l'équerre, mains sur les hanches, les vigiles me fixent. Je réponds « animatrice » tout en indiquant l'écran du hall qui diffuse en boucle les programmes de la chaîne. Ma réponse n'est visiblement pas satisfaisante. Ça discute dans les talkies, on vérifie mon identité et mon alibi, car il y a un problème : jusque-là, les rares Noires qu'on a croisées dans ces locaux sont des femmes de ménage, elles viennent le soir ou le matin très tôt, mais certainement pas dans la journée. D'où une certaine confusion. Que fait cette Noire dans le hall à cette heure-ci ? Je sens que la journée va être longue, je m'assois, et j'attends. Je ne sais pas encore que ce prélude donnera le ton de ma vie à Canal+. Neuf mois plus tard, quand toute l'équipe se rendra au Festival de Cannes, on me trouvera à discuter avec d'autres vigiles, ceux gardant la porte de la boîte de nuit réservée aux employés et invités de la chaîne. De nouveau, on me demande :

« C'est pour quoi ? »

Je tente une réponse adaptée à la fonction du lieu :

« C'est pour danser.

— Ici c'est réservé aux employés de Canal. Faut avoir un badge bleu. »

Je tends le badge bleu.

« Oui. » Air déçu du vigile. « Mais faut aussi avoir un badge rouge. »

Je tends le badge rouge.

« OK, mais qu'est-ce qui me prouve que tu les as pas volés ? »

Là, il me faut bien avouer que ma réserve de stoïcisme était arrivée à son terme.

Mais laissons le Festival de Cannes pour revenir à ce premier jour de travail. Après une série de vérifications, qui feraient passer la CIA pour une institution laxiste, je suis autorisée à quitter le hall pour gagner le bureau où m'attend une journaliste du *Parisien*. Je n'ai plus en tête son visage ni son nom, je me souviens seulement qu'elle en imposait. Nous nous installons, elle me sourit. Sa première question est neutre :

« Êtes-vous contente d'être là, d'avoir rejoint l'équipe ? »

Je réponds que « oui », je suis contente.

« Et votre prénom, d'où vient-il ? »

Un peu déstabilisée, je dis :

« Ça, il faudrait demander à ma mère. »

La journaliste sourit. Puis, l'étau se resserre.

« De Montaigne, c'est beau comme nom, c'est un pseudo ? »

— Non, non.

— Non ? Entre nous, vous pouvez me le dire, ce n'est pas votre nom. Quel est votre vrai nom ?

— Si, si, c'est mon vrai nom, je n'en ai pas d'autre. »

Je comprends que la journaliste veut me faire avouer ma véritable identité,

mon identité de Noire. Il semble même qu'elle ne soit venue que pour ça. Pas découragée par mes dénégations, elle essaie de me mettre sur la piste, suggérant que mon vrai nom doit sûrement commencer par «N'quelque chose» ou «M'quelque chose». Elle me propose des patronymes qui correspondent à l'idée qu'elle se fait d'un nom typiquement Noir.

«Je croyais avoir entendu quelque chose comme N'doumbé, Ngozi, Mwana... Non?»

Un de ces noms aurait pu être le mien, mais il se trouve que ce n'est pas le cas, ce qui la contrarie beaucoup.

«Ah bon, alors c'est votre vrai nom.» Le ton est devenu sec, plus de sourire, le visage s'est fermé. «Vous êtes sûre?»

Même vieux de plusieurs siècles, il me faut encore justifier de la légitimité de mon patronyme. Comme un vêtement volé, cette femme voudrait que je rende mon nom afin de remettre les choses dans l'ordre. «Rends ton nom de Blanc!», semble-t-elle me dire. «Rends ton nom d'emprunt!» Pour les gens comme elle, les gens comme moi sont un problème, ils dissimulent leur vraie Nature. Que les Noirs aient des noms de Noirs, les Juifs des noms de Juifs, les Arabes des noms d'Arabes, et les vaches seront bien gardées. Si Pouchkine et Dumas sont noirs, alors où va-t-on? Le Noir comme le Musulman, le Juif, le Jaune... doit être reconnaissable à tout instant. Tout dans sa personne et son identité doit permettre de le distinguer de l'Honnête Citoyen. Si les pistes sont brouillées, c'est la catastrophe. Je

repense à cette information lue il y a quelques années dans un journal: lors du génocide rwandais, les tueurs hutus de Kigali ne pouvaient pas venir prêter main-forte aux massacres dans les provinces car il leur arrivait trop souvent de tuer... des Hutus. Ils ne parvenaient pas à les distinguer des Tutsis. Si l'on ne voit pas les Tutsis, les Noirs, les Juifs, les Musulmans, les Jaunes..., si l'on ne les repère pas, on pourrait les prendre pour ce qu'ils sont, des Russes, des Français, des Rwandais, des Américains, des Suédois... Dans la France de Vichy, le Commissariat aux questions juives faisait appel aux services d'un «expert» pour pouvoir identifier les Juifs. Georges Montandon, médecin et anthropologue, auteur d'une brochure édifiante: *Comment reconnaître le Juif?*, avait mis au point un examen «ethno-racial» soi-disant imparable. Envoyé à Drancy pour examiner une femme dont on ne savait dire si elle était juive ou non, il effectue des mesures du visage, du front, des yeux, du nez, puis de tout le corps, cherchant un indice qui le mettrait sur la piste. Il écrit dans son compte rendu: «Pieds normalement cambrés. Face plutôt allongée. Pommettes normalement marquées. Nez fin un peu proéminent.» À la lecture de ses notes, on comprend que Georges Montandon, malgré sa technique «imparable», a du mal à trancher: «Expression générale du faciès: plus ou moins judaïque. Mimique pas judaïque au cours de l'examen.» La définition d'une «mimique pas judaïque» n'est malheureusement pas précisée dans le compte rendu.

« *Qui est cette Noire au nom de Blanc?* »

Avec un nom comme le mien, on se retrouve souvent dans des situations où l'interlocuteur qui vous fait face doit trouver des raisons cachées pour justifier de ne pas vous louer l'appartement qui, pourtant, au téléphone, vous semblait promis. Avec un nom comme le mien, il faut qu'un employeur déploie des trésors d'invention pour justifier de ne pas vous embaucher alors que la lettre de motivation, à laquelle vous n'aviez pas joint de photo, semblait parfaitement correspondre au poste. Avec un nom comme le mien, il arrive souvent que l'on dise: « Ah, c'est drôle, je ne vous voyais pas comme ça. » Sous-entendant par là que je n'ai pas une voix de Noire. Or, c'est bien connu, les Noirs ont des voix particulières. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils chantent bien.

Une Noire est donc un « meuble » Afro qui court vite, nage mal, mais chante bien.

Réfléchissez à la dernière fois que quelqu'un vous a dit « J'adore la musique Blanche! » Vous ne trouvez pas? C'est normal, ça n'est jamais arrivé. La musique Blanche, c'est comme la littérature Masculine, ça n'existe pas. On parle de musique ou de littérature sans adjectif. Et pour classer cette musique ou cette littérature, on utilise des catégories de style (classique, pop, rock, country, polar, aventure...), certainement pas la couleur de la peau ou le sexe de ceux

qui la jouent ou l'écrivent. En revanche, impossible de compter le nombre de fois où j'ai entendu: « J'adore la musique Noire! » Si, après cet aveu enthousiaste, on demande: « Laquelle? », en général s'ensuit un grand silence d'incompréhension. À l'occasion, faites le test. La musique Noire, c'est comme la littérature Féminine, c'est une évidence pour tout le monde. Les Noirs jouent avec leur peau et les Femmes écrivent avec leur vagin. C'est simple.

Très souvent, pour justifier de la spécificité de la musique Noire, on explique: « quand un Noir fait de la musique, y a du rythme, y a de l'improvisation, c'est tout de suite spécial ». J'aime beaucoup ce que le musicologue anglais Philip Tagg répond à cette affirmation dans un texte intitulé *Lettre ouverte sur les musiques « noires », « afro-américaines » et « européennes »*: « En prenant "improvisation" dans le sens de faire de la musique sans consciemment essayer d'interpréter – de mémoire ou de lecture – une pièce préexistante ou une autre interprétation, il est difficile pour quiconque de dire quelle est plus propre aux Noirs qu'aux Blancs ou aux individus portant des chaussures de taille 42. »

1983. J'ai onze ans et, comme tout le monde au collège, je massacre joyeusement du Mozart, quelques classiques des Beatles et des standards de la chanson française, dans le but d'acquérir une vague oreille musicale. Qui, à l'Éducation nationale, a décidé que la flûte à bec serait le meilleur instrument pour nous conduire sur cette voie? Vendredi

après-midi, jour J, heure H, dans la torpeur propre aux fins de semaine, c'est à mon tour d'interpréter *La Truite* de Schubert. Je me lance, et j'ai la sensation de faire quelque chose de bien, pas de fausse note, le tempo est à peu près bon. Il me semble que les heures passées à suer sang et eau sur ce morceau valaient la peine. Dernière mesure, je pose ma flûte et j'attends le verdict de Madame Gassin, la prof de musique. Je suis impatiente et inquiète. Elle dit : « C'est bien, c'est très bien ! », puis ajoute : « Ça ne m'étonne pas. » Je suis fière, très fière que Madame Gassin ait placé tant d'espoirs en moi. Puis, elle se tourne vers mes camarades de classe et dit : « Vous avez entendu ce qu'elle a fait ? Inspirez-vous-en, elle a le sens du rythme, ça vient de ses racines. » Il me faut un moment pour faire le lien entre mes « Racines » et Schubert, et comprendre que tout le temps passé à travailler ce morceau vient d'être annulé en une phrase. Mon travail n'a aucune importance, je suis Noire, par conséquent, je n'ai qu'à suivre ma pente Naturelle, la musique est une évidence, elle coule dans mes veines. Ce que dit Madame Gassin, sans le savoir, c'est que je n'existe pas. En me renvoyant à mes « Racines », elle me retire toute singularité, induisant le fait que n'importe quelle Noire aurait pu faire pareil.

Une Noire est donc un « meuble » Afro qui court vite, nage mal, mais joue bien de la musique. Enfin, ça dépend. Pour certaines personnes, comme Dinesh D'Souza, politologue conservateur indo-américain, auteur d'un

livre paradoxalement intitulé *La Fin du racisme: Principes pour une société multiraciale*, les Noirs ne peuvent jouer que de la musique... Noire. « Si les Noirs ont certaines aptitudes héritées, telles que la prise de décision improvisée, cela pourrait expliquer pourquoi ils prédominent dans certaines disciplines comme le jazz, le rap et le basket-ball, et pas dans d'autres comme la musique classique, les échecs et l'astronomie. »

*Oui, mais qu'est-ce que la musique Noire ?*

Il y a quelques années a eu lieu à Paris une exposition intitulée « Great Black Music », sous-titrée « Les musiques noires dans le monde ». À l'entrée de l'exposition, au milieu des portraits de l'Américain Miles Davis (trompettiste de jazz), du Jamaïcain Bob Marley (chanteur, compositeur et guitariste de reggae), ou du Nigérian Fela Kuti (chanteur et saxophoniste inventeur de l'afro-beat), se trouvait celui de Jessye Norman, chanteuse lyrique américaine. Or, si Jessye Norman est noire, elle aura passé dans sa carrière de soprano l'essentiel de son temps à chanter les compositions de musiciens blancs comme Mozart, Wagner ou Beethoven. Alors, Jessye Norman fait-elle de la musique Noire ou de la musique Blanche ? Eh bien, visiblement, comme la « One drop rule », cette fameuse règle (établie par les ségrégationnistes du sud des États-Unis) qui voulait qu'une seule goutte de sang noir fasse de vous un Noir pour l'éternité, même cinq générations plus tard, ici, il semble que si un Noir fait

de la musique, elle devient forcément Noire. Alors, qu'est-ce qu'une musique Noire? C'est une musique faite par des Noirs. Peu importent le style, les pays ou les continents sur lesquels elle est produite, peu importe que les musiques se créent par échange et mélange, la musique Noire est Afro. D'ailleurs, quand on parle de musique Afro-américaine, inconsciemment on range les Noirs dans la partie Afro. Comme si les Américains noirs n'avaient «joué aucun rôle dans la création de la partie "américaine" de la musique "afro-américaine"», note Philip Tagg. Dans la même exposition, tout aboutissait à la conclusion que les Noirs avaient quasiment inventé la musique, toute la musique. Toujours cette balance qui va du rien au tout. Les Noirs, comme tous les êtres en majuscules, n'ont pas le droit d'être moyens ou communs, ils sont soit extraordinaires (arguments des défenseurs des Noirs, des Juifs, des Musulmans...) soit bons à rien (thèse des nationalistes), il n'y a pas d'entre-deux. Ainsi, il m'arrive régulièrement de croiser des personnes qui trouvent les Noirs «géniaux». «Vous avez tout compris», me disent-ils alors. Le «vous» s'adressant à l'ensemble des Noirs. À charge pour moi de transmettre le message aux autres puisque, forcément, je les connais tous. Ces personnes qui «adorent» les Noirs – appelons-les «Noirs friendly» – se pensent ouverts d'esprit et tolérants, et utilisent régulièrement cet argument du «Noir génial» pour justifier de l'intérêt de l'antiracisme. C'est la vertu des êtres en majuscules qui explique qu'on

les défende. La logique étant : il faut être gentil avec les Noirs, les Juifs, les Musulmans, les Jaunes, leur culture représente une telle richesse. Souvent, en plus de me trouver «géniale», les «Noirs friendly» ont beaucoup de peine pour moi. Ils croient réparer une faute, celle de l'esclavage, en se comportant comme si j'arrivais directement d'un champ de coton, et en m'offrant leur honte pour se faire pardonner. Le «Noir friendly» se fait alors «Blanc honteux», et les communautaristes s'en réjouissent. Ils apprécient plus que tout cette catégorie de personnes repentantes prêtes à admettre tout ce que vous dites sans questionner puisque vous êtes Noirs, Juifs, Musulmans... et que vous avez beaucoup souffert. C'est à eux que Frantz Fanon s'adressait en écrivant : «Vais-je demander à l'homme blanc d'aujourd'hui d'être responsable des négriers du XVII<sup>e</sup> siècle? Vais-je essayer par tous les moyens de faire naître la culpabilité dans les âmes?» Les communautaristes essaient, et ça marche.

Pour les «Noirs friendly», les «Blancs honteux» et les communautaristes, vous êtes Noir donc Victime et, de ce fait, vous avez raison, quoi qu'il arrive. La souffrance prime. C'est pourquoi, quand un jeune homme qui se croit Musulman écrit : «Les blancs vous devez mourir» ou «Faites entrer Hitler pour tuer les juifs» ou «Vive les PD, vive le SIDA avec Hollande», on entend seulement les commentaires nauséabonds de l'extrême droite et, autour, un grand silence en forme de cordon sanitaire. Personne pour condamner ces sorties abjectes.

Personne pour considérer celui qui parle comme un être responsable et singulier. Les « Noirs friendly », les « Blancs honteux » et les communautaristes ne peuvent rien en dire, puisqu'on ne peut parler d'un seul sans parler de tous. Dire, ce serait pointer du doigt tout le groupe. Alors, bouche cousue. Dans le silence des « Blancs honteux », j'entends distinctement l'écho de la Race, car lorsque ces propos sont tenus par des Blancs, ces mêmes personnes n'ont aucun mal à les qualifier pour ce qu'ils sont, des propos homophobes, antisémites et racistes. Mais, dans ce cas précis, dire, ce serait accuser une Victime. Alors, silence.

Les « Noirs friendly » me font penser à ces hommes qui « adorent » les femmes. Elles nous sont tellement supérieures ! disent-ils à l'envi. Ils les voient comme des êtres à part et s'envisagent à distance de ceux et celles qu'ils aiment tant. Raison pour laquelle, tout comme les « Noirs friendly », les « Adorateurs des Femmes » peuvent faire des tribunes enflammées pour les défendre tout en ne remarquant pas qu'ils évoluent la plupart du temps dans des environnements dépourvus de femmes ou de personnes non blanches. Trop occupés à les envisager comme des êtres spéciaux qui ont des problèmes particuliers, les « Noirs friendly » ou les « Adorateurs des Femmes » s'organisent inconsciemment dans l'idée qu'ils n'ont pas de raison légitime de se sentir aussi concernés que le groupe auquel le problème renvoie. Il existerait des « problèmes de Femmes », des « problèmes de Musulmans », des « problèmes de Noirs, de Juifs, de Jaunes... » dont

seuls les Femmes, les Noirs, les Musulmans, les Juifs et les Jaunes pourraient dire quelque chose. Des problèmes qui seraient donc liés à leur Nature, pas à la culture. Par exemple, lorsqu'on lit dans les journaux : « Les femmes sont payées 25 % de moins », on installe l'idée qu'il s'agit là d'un « Problème de Femmes ». C'est donc autoriser que l'on puisse dire : N'y aurait-il pas, chez les Femmes, quelque chose qui justifierait qu'elles ne soient pas mieux payées ? Et une fois qu'on en est là, des raisons, on en trouve. On en trouve même beaucoup. Ne seraient-elles pas moins compétentes, moins endurantes ? Et puis, très vite, arrive cette raison ultime et imparable, les Femmes font des enfants, alors forcément, elles ne peuvent pas être aussi disponibles que les hommes. Et même si une Femme ne fait pas d'enfant, elle pourrait en faire, ce qui revient au même. La réflexion ne porte plus sur l'organisation d'une société mais sur la Nature des femmes. Le questionnement serait sûrement différent si on disait : « Les hommes sont payés 25 % de plus. » Il faudrait alors se demander pourquoi. Il faudrait trouver ce qui peut bien justifier chez les hommes cette supériorité salariale et, alors, on serait obligés de constater que tout ça est simplement le fait du prince, premier arrivé, premier servi. La nature n'a rien à voir là-dedans, pas plus que la compétence d'ailleurs. Mais le pouvoir, oui. Peut-être que si le monde avait été un matriarcat, les femmes s'en seraient octroyé la meilleure part. Peut-être qu'elles auraient les meilleurs postes, les meilleurs salaires. Peut-être

même que les femmes auraient choisi de placer leur honneur entre les jambes des hommes, condamnant ces derniers à rester vierges jusqu'au mariage pour prouver la haute tenue morale de toute leur famille. Peut-être.

«Des notions de race et de sexe, on peut dire qu'elles sont des formations imaginaires, juridiquement entérinées et matériellement efficaces», écrit la sociologue Colette Guillaumin dans son ouvrage *L'Idéologie raciste*.

S'il est un sujet qui emplit notre imaginaire, c'est bien la sexualité. Comme beaucoup de gens, je pense que les hommes noirs ont un grand sexe. Pas spécialement parce que j'aurais vu des noirs avec un grand sexe, mais parce que c'est ainsi. Si je pense Noir, je pense grand sexe. Et je ne suis pas la seule. «Le nègre est un être hilare au pénis démesurément long», écrivait déjà Claude Galien, anatomiste, au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. C'est dire. Que les scientifiques aient prouvé, depuis un certain temps déjà, que la couleur de la peau ne fait pas la taille du sexe n'y a visiblement rien fait. Le fantasme du Noir avec son grand appendice est toujours présent.

Il y a peu, j'ai réalisé quelque chose auquel je n'avais jamais pensé : la Noire aussi a un grand sexe. Trois jeunes femmes qui étaient assises non loin de moi dans un restaurant parlaient des hommes. L'une a dit : «Je n'ai jamais couché avec un Jaune, enfin tu vois, un Asiatique quoi. — Moi, c'est avec un Noir que je n'ai jamais couché», a dit la

seconde. «Ah bon?» a dit la première d'un air un peu étonné. Était-ce parce que la fille qui disait n'avoir jamais couché avec un Noir n'était pas blanche (elle n'était pas noire non plus) ou pour une autre raison qui tenait à la vie sexuelle de cette jeune femme, je n'aurais su le dire. Toujours est-il que la troisième a dit : «Ah ouais mais les Noirs, merci quoi, faut pouvoir, parce que bon, ils sont équipés. Les Noires elles, elles peuvent, mais c'est parce qu'elles ont des vagins plus longs.» «Ah bon?» a dit l'autre amie. «Bah, oui, c'est comme pour les Asiatiques, elles ont des vagins plus courts, c'est prévu pour.» Je réalisai à cet instant que je possédais moi aussi un sexe immense.

La Noire est donc un «meuble» Afro qui court vite, nage mal, chante bien et possède un grand sexe. Mais il n'est pas menaçant car c'est un sexe de femme. Celui des hommes Noirs, c'est autre chose.

Au début de l'année, un jeune Américain tout blond avec des yeux tout bleus a été condamné à la peine de mort. Ce jeune homme Blanc Blond aux yeux Bleus est entré dans l'église de Charleston, au sud des États-Unis, fréquentée par d'autres Américains, noirs. Il a sorti une arme, et a tiré en disant «Vous devez partir». Il a aussi dit «Vous violez nos femmes». Car les Noirs font ça, ils violent les femmes, les femmes Blanches uniquement, c'est dans leur Nature. Ils ont ce point commun avec les Arabes, les Mexicains... bref, les Étrangers. Les

Êtres en majuscules sont toujours Étrangers. L'Étranger, c'est celui qui n'est pas vous, et veut ce que vous avez de plus précieux, votre Femme et votre Argent, ou l'inverse. Pendant sa campagne, le candidat Donald Trump a dit: «Quand le Mexique nous envoie des gens, il ne nous envoie pas les meilleurs. Il n'envoie pas des gens comme vous. Il envoie des gens qui ont beaucoup de problèmes, et qui apportent leurs problèmes avec eux. Ils viennent avec de la drogue. Ils amènent de la criminalité. Ce sont des violeurs.» Donald Trump a été élu.

La sexualité de l'Étranger est elle-même étrange, elle intrigue et inquiète. Quand j'étais petite, il y avait une rumeur sur la «Traite des Blanches». Elle était née des années plus tôt, mais continuait sa route.

1969. La rumeur part d'Orléans. On dit que des commerçants Juifs du centre-ville se livrent à un trafic, la «Traite des Blanches». Ils piègent des jeunes femmes dans les cabines d'essayage de leurs magasins puis les droguent, et les font partir, la nuit, par bateaux, vers les maisons closes de pays lointains. La folie s'abat sur la ville, on boycotte les boutiques et on menace les propriétaires. Le fait que la police annonce qu'il n'y a eu aucune disparition signalée n'éteint absolument pas le phénomène, bien au contraire. On accuse les commerçants d'avoir acheté les policiers avec de l'or, celui amassé grâce à la «Traite des Blanches». «Je sais que de toute manière, je n'irai plus essayer une robe chez les Juifs», dit tranquillement

une jeune Orléanaise au journaliste qui l'interviewe pour la télévision. Une jeune fille blonde acquiesce: «J'ai travaillé chez des Juifs, je sais comment ça se passe.» Tout le monde n'a plus que ce mot-là à la bouche, «Traite des Blanches». La rumeur gagne Grenoble. D'autres femmes auraient été enlevées, toujours dans des magasins tenus par des Juifs, toujours le même procédé. Puis c'est Paris et les cabines d'essayage des magasins Tati. Je me revois, petite fille, luttant contre l'ennui, pendant que ma mère essaie des robes. Dans la cabine d'à côté, une voix l'interpelle: «Je vous signale que je suis là, juste au cas où. Comme ça, s'il m'arrive quelque chose, vous pourrez témoigner.» Le ton de la voix est un mélange d'inquiétude et d'excitation. On sent qu'il se passe quelque chose d'exceptionnel. Ma mère répond: «Oui vous avez raison, on n'est jamais assez prudent.» Dès lors, les femmes des autres cabines se manifestent à leur tour. Des voix s'élèvent d'un peu partout, chacune signalant aux autres sa présence. Tout Tati bruisse. Une fois l'essayage terminé, elles sortent, et il est assez drôle de constater qu'il y a des femmes de toutes les couleurs mais que toutes pensent pouvoir être victimes de la «Traite des Blanches». Le dénominateur commun n'est plus la couleur de peau des kidnappées, mais la religion des prétendus kidnappeurs. La rumeur devient un fait, elle s'installe, et ça ne m'étonnerait pas que certaines personnes y croient encore.

Mais retournons vers l'homme, celui avec l'arme, celui qui est dans l'église.

Dylan Roof est son nom. Il parle à ces Américains noirs, il leur dit qu'il veut faire partie de leur groupe de prière. Il est vingt heures. Les paroissiens acceptent, ils ouvrent le cercle pour faire une place au jeune Américain Blanc, Blond aux yeux Bleus. Il s'assoit, prend une bible, écoute et prie ou fait semblant de prier, ça, nous n'en savons rien. Tout cela dure un peu plus de quarante minutes. Puis, Dylan Roof se lève, sort un calibre .45 et dit, tout en tirant sur ces hommes et ces femmes noirs qui l'ont accueilli: «Vous violez nos femmes et vous vous emparez de notre pays, vous devez partir.» Dans l'action, il accorde une attention toute particulière à une femme de quatre-vingt-sept ans, Susie Jackson. Pour une raison que nous ne connaissons pas, il pense qu'elle doit mourir plus que les autres, il pense qu'une seule balle ne suffit pas. Alors, il tire encore et encore sur Susie Jackson. Tout ça ne prend que quelques minutes. Huit personnes meurent sur le coup, quatre sont blessées, soixante-dix-sept balles sont tirées. À vingt et une heures, Dylan Roof sort et s'éloigne, calmement. Il dira plus tard qu'il a fait «son devoir», et que «son devoir» c'était de «tuer des Noirs», ces êtres dangereux qui violent les femmes Blanches et ne sont pas d'ici. Sur la page Facebook de Dylan Roof, on a trouvé des photos de lui portant une cagoule du Ku Klux Klan et un blouson avec un drapeau de l'Afrique du Sud pro-Apartheid brodé dessus. Dylan Roof croyait aux Noirs.

En France, il y a quelques mois, un couple de septuagénaires a été frappé et

séquestré par trois hommes: «Vous êtes Juifs», leur ont-ils dit, «nous savons que les Juifs ont beaucoup d'argent et vous allez nous donner ce que vous avez.» Après des heures de violence, les agresseurs sont partis avec quelques bijoux et une carte bleue. Ces trois hommes croient que les Juifs existent.

Dans un métro canadien, deux hommes ont été poignardés à mort et un troisième grièvement blessé en s'interposant pour protéger deux jeunes filles musulmanes. Leur agresseur, un suprémaciste blanc, a déclaré lors de sa comparution: «Vous appelez ça du terrorisme. J'appelle ça du patriotisme.» Cet homme croit que les Musulmans existent.

Dans une rue de banlieue parisienne, trois garçons de quinze, dix-sept et dix-neuf ans ont attaqué Zang Chaolin, un couturier chinois de quarante-neuf ans, convaincus que leur victime possédait forcément de l'argent puisqu'elle était Chinoise. Frappé au cours de l'agression, Zang Chaolin est mort après cinq jours de coma. Dans son sac, il avait un chargeur de portable et des bonbons. Ses trois agresseurs croyaient, et croient peut-être encore, que les Jaunes existent.

Et puis Charlottesville, et puis l'attentat de la mosquée de Québec, et puis, et puis, et puis... Des agresseurs de toutes les couleurs, toutes les religions, mais avec un point commun: tous croient à la Race. La Race est la mort de l'autre par essence, elle implique la destruction, l'élimination. Si l'autre est un objet, le tuer n'est plus un problème. «Il faudrait l'enterrer vivante», ai-je lu à mon sujet

sur la page d'une militante communautariste noire. Une femme qui pense que si nous ne sommes pas d'accord, c'est bien la preuve que je ne suis pas une vraie Noire, donc que je suis Blanche, donc que je dois mourir.

Vous souvenez-vous de l'instant où vous avez compris que le Père Noël n'existait pas? La sensation que le sol se dérobo soudain sous vos pieds. Ce bonhomme sympa avec une barbe blanche et un costume rouge, ce type jovial qui ne se déplaçait qu'en traîneau volant et préférait les cheminées aux portes, cet homme aimable, qui vivait avec des rennes et des lutins, n'existerait pas? Comment était-ce possible, vous l'aviez vu, vous vous étiez même assis sur ses genoux au supermarché, c'était bien la preuve qu'il existait. Cet être adorable qui, chaque année, faisait les mêmes gestes avec la même régularité, donnant la sensation rassurante que les choses sont simples, immuables, prévisibles, cet homme-là n'existerait pas? Impossible. Tout simplement impossible. Seulement, les preuves ont continué à s'accumuler et la vérité est apparue, brutale, tranchante, inéluctable: le Père Noël n'existe pas! Tout un monde se redessina, un monde où, désormais, lorsque l'on voudrait faire un cadeau à quelqu'un, il faudrait en être responsable, il faudrait choisir, décider, payer, emballer, porter le paquet jusqu'au pied du sapin puis assumer les regards émerveillés ou déçus. Désormais, il faudrait être libre de ses choix et auteur de ses actes puisque aucune instance magique ne pourrait

plus les endosser. Il faudrait abandonner les cheminées, les rennes volants, les lutins emballeurs de cadeaux, dire adieu à la simplicité et à la magie, pour entrer dans un univers complexe. Sortir de l'illusion pour faire «l'expérience de la réalité». Le glas avait sonné et toute une cohorte de petits êtres pas plus hauts que quelques pommes venait d'entrer dans le monde des «grands». «Je» n'était plus un autre, extérieur, lointain. «Je» devenait «Moi», une promesse, un défi. Eh bien, cette sensation que tout finit et tout commence est à peu près la même que celle que j'ai ressentie le jour où j'ai compris que les Noirs n'existaient pas. Comme le Père Noël, les Noirs (et tous ceux dont on peut parler en ayant l'illusion qu'en mettant une majuscule on a tout dit d'eux, les Juifs, les Musulmans, les Roms, les...) sont rassurants, parce qu'ils donnent l'impression qu'au moins, cet aspect du monde est maîtrisé. Ils mettent de l'évidence là où personne n'est sûr de rien. Comme le Père Noël, les Noirs et tous les êtres en majuscules sont toujours comme on croit qu'ils sont. Ils permettent d'oublier que le rapport à l'Autre est incertain, inmaîtrisé, inmaîtrisable. Alors, si aujourd'hui vous êtes parvenus à ne plus croire au Père Noël, si vous avez réussi à vous remettre de cette désillusion enfantine, nul doute que vous pourrez faire face, haut la main, à ce nouveau défi: cesser de croire que les Noirs, et tous les êtres en majuscules, existent.

## BIBLIOGRAPHIE

- Raymond BACH, *L'Identification des juifs: l'héritage de l'exposition de 1941*, « Le Juif et la France », *Revue d'histoire de la Shoah*, 173, 2001.
- James BALDWIN, *La prochaine fois le feu*, Paris, Gallimard, 1996.
- James BALDWIN, *Notes Of A Native Son*, Boston, Beacon Press, 2012.
- Colette CAPITAN, *La Nature à l'ordre du jour 1789-1793*, Paris, Éditions Kimé, 1993.
- Ta-Nehisi COATES, *Une colère noire. Lettre à mon fils*, Autrement, 2016.
- Kenneth COUTTS-SMITH, *Some General Observations on the Problem of Cultural Colonialism in Myth of primitivism*, introduced and compiled by Susan Hiller, London, New York, Routledge, Taylor & Francis Books, 1991.
- Frederick DOUGLASS, *Mémoires d'un esclave*, Montréal, Lux éditeur, 2007.
- Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952.
- Frantz FANON, *L'An V de la révolution algérienne*, Paris, La Découverte, 2011.
- Karen E. FIELDS and Barbara J. FIELDS, *Racecraft. The Soul of Inequality in American Life*, London, New York, Verso, 2012.
- George M. FREDRICKSON, *The Black Image in the White Mind. The Debate on Afro-American Character and Destiny 1817-1914*, Middletown, Wesleyan University Press, 1987.
- Colette GUILLAUMIN, *L'Idéologie raciste*, Paris, Gallimard, 2002.
- Yannick HAENEL, *Jan Karski*, Paris, Gallimard, 2009.
- Hannah HARENDT, *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 1991.
- Jean HATZFELD, *La Stratégie des antilopes*, Paris, Éditions du Seuil, 2007.
- Jean HATZFELD, *Une saison de machettes*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.
- Françoise HÉRITIER, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob Poche, Paris, 2012.
- Edgar HILSENATH, *Fuck America*, Paris, éditions Attila, 2009.
- Nicolas MARTIN BRETEAU, « Un laboratoire parfait » ? *Sport, race et génétique: le discours sur la différence athlétique aux États-Unis*, dans *Sciences sociales et sport*, n° 3, juin 2010, L'Harmattan.
- Edited by Patrick MILLER, David K. WIGGINS, *Sport and the Color Line. Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, London, New York, Routledge, Taylor & Francis Books, 2004.
- Toni MORRISON, *Beloved*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1989.
- Jeffrey T. SAMMONS, « Race » and *Sport: A Critical Historical Examination*, in *Journal of Sport History*, vol. 21, n° 3 (Fall 1994), University of Illinois Press.
- Susan SCAFIDI, *Who Owns Culture? Appropriation and Authenticity in American Law*, New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 2005.
- Justin SIMIEN, *Dear White People. A Guide to Inter-racial Harmony in a «Post-racial» America*, New York, 37 INK/Atria Books, 2014.
- Philip TAGG, *Lettre ouverte sur les musiques « noires », « afro-américaines » et « européennes »*, revue *Volume!*, septembre 2005.
- Pierre-André TAGUIEFF *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Éditions Mille et Une Nuits, 2002.

« Ils disent : “Puisqu’on attaque les Noirs, restons entre Noirs.” Ils disent : “Ne discutons qu’entre Juifs”, “Ne pensons qu’entre Musulmans”... Comme les nationalistes, les communautaristes rêvent d’un monde où la Race mettrait de l’ordre dans la complexité des rapports humains. Les Musulmans avec les Musulmans, les Juifs avec les Juifs, les Noirs avec les Noirs... Ils disent “appropriation culturelle”, “racisés”, “insensibilité culturelle”... Ils disent “Tu parles comme une Blanche”, “Tu n’es pas un vrai Noir”, “pas une vraie Juive”, “pas un vrai Musulman”...

Communautaristes et nationalistes sont pris au piège de la Race, et nous avec. »